

Takeda Taijun et la guerre sino-japonaise (1937-1945)

Autor(en): **Guex, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **51 (1997)**

Heft 4

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-147377>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

TAKEDA TAIJUN ET LA GUERRE SINO-JAPONAISE (1937-1945)

Samuel Guex, Genève

Fils d'un moine de la secte bouddhiste de la Terre Pure, Takeda Taijun (1912-1976) commence à s'intéresser à la Chine au lycée, où, délaissant les cours qu'il trouve inintéressants, il passe son temps dans la bibliothèque, plongé dans la lecture de Lu Xun, Hu Shi, ou de classiques comme le *Hongloumeng* (*Rêve dans le pavillon rouge*). C'est donc tout naturellement qu'en 1931, il choisit d'étudier la littérature chinoise à l'Université de Tokyo. Même si son engagement dans un groupe de militants d'extrême-gauche l'amène – après plusieurs arrestations et un séjour en prison – à interrompre ses études, ces quelques mois passés sur les bancs de l'université lui permettent de faire la connaissance de Takeuchi Yoshimi et de Ozaki Toshio. C'est avec eux qu'en 1934, Takeda – devenu entre-temps moine bouddhiste comme son père – fonde l'Association pour l'étude de la littérature chinoise (*Chūgoku bungaku kenkyūkai*). C'est la visite au Japon du frère de Lu Xun, Zhou Zuoren, ainsi que le désir de faire connaître à un plus large public les oeuvres d'écrivains contemporains tels que Mao Dun, Ding Ling ou Lin Yutang, qui sont à l'origine de la création de cette association. Indirectement, il s'agit également d'une critique à l'égard des deux grands centres d'études sinologiques que représentent l'Université Impériale de Tokyo et l'Université Impériale de Kyoto, auxquelles Takeda et ses amis reprochent un enseignement essentiellement basé sur l'apprentissage des classiques chinois – conception héritée de la longue tradition japonaise des *kangaku*, et qui néglige totalement l'étude de la Chine contemporaine.

En 1937, c'est l'expérience déterminante de la guerre en Chine. Mobilisé en octobre et affecté aux troupes du train, Takeda voit sa vie basculer, en même temps qu'il doit faire face à sa conscience:

Tout en sachant à quel point c'était mal d'envahir la patrie des étudiants chinois avec lesquels j'étais sensé être ami, je me retrouvai en train de débarquer à Wusong [près de Shanghai]. Ma tête était remplie de toutes les théories pour être contre la guerre, et pourtant, j'y suis finalement allé, comme si de rien n'était. C'est pourquoi je préfère passer sous silence la honte que j'ai pu éprouver pour ma conduite. Y suis-je allé pour éviter la peine de mort encourue

en cas de refus de servir, ou était-ce par crainte de passer pour un traître? Sans doute un peu à cause des deux, mais il y avait autre chose; ce sentiment qui s'insinuait en moi, qui me disait de me fondre dans le groupe, que tout ceci était sans importance et que s'il fallait jouer les envahisseurs, autant le faire de son mieux, comme un brave travailleur en paix avec sa conscience.

A dire vrai, jusqu'au moment où je reçus mon ordre de marche, je croyais curieusement que je n'aurais jamais à faire la guerre. C'est là qu'on me remit mon fusil, avec de vraies balles et qu'on m'envoya sur le front. Ce fut alors que je découvris un autre moi, un homme totalement différent de celui que j'avais été jusqu'alors.¹

Ce passage résume bien le dilemme de Takeda, dilemme qui se posa à beaucoup d'autres Japonais qui entretenaient des relations avec des Chinois. Il faut savoir que Takeda Taijun avait, de par ses activités dans l'Association pour l'étude de la littérature chinoise, beaucoup de contacts avec les étudiants chinois qui venaient étudier au Japon; il fut même arrêté et emprisonné pour avoir trouvé un logement à l'écrivain Xie Bingying, ainsi que pour avoir échangé des cours de conversation avec cette dernière. Habitué à braver le pouvoir, ayant fait l'expérience à plusieurs reprises des prisons de Tokyo, on aurait pu s'attendre à une réaction différente de sa part. C'est comme s'il était devenu le spectateur de ses propres actes, passif, incapable de modifier ce destin qui semblait vouloir se moquer de lui. On pourrait être tenté de l'accuser de lâcheté; pourtant, si sa passion pour la Chine le plaçait dans une situation douloureuse, en proie à des sentiments contradictoires, elle ne pouvait en aucun cas constituer la garantie d'une attitude héroïque de sa part. En effet, et c'est une des caractéristiques de sa personnalité, Takeda ne cherche pas à se révolter contre son destin. Comme la plupart de ses personnages de romans, il subit les événements, persuadé que l'homme est capable de s'habituer à toutes les situations et qu'en fin de compte, quelles que soient les conditions, "il est étonnamment facile de survivre."²

Ces deux années qui, selon ses propres termes, vont faire de lui un autre homme, Takeda n'en parlera que très peu, sans doute car certains événements devaient être difficilement avouables. S'il décrira à plusieurs

1 "Sensō to watakushi," *Asahi shimbun* (15 janvier 1967), in *Takeda Taijun zenshū* (TTZ), Tokyo, Chikuma shobō, 1979-1980; vol. XVIII, 282.

2 "Mamushi no sue," *Shinro* (août-octobre 1947), in TTZ, II, 59.

reprises le spectacle effroyable des cadavres jonchant le sol, des habitations en ruines, c'est-à-dire des horreurs dont il fut témoin, en revanche, il refusera toujours de parler de ses propres actes pendant cette période. Il est donc impossible de savoir si, par exemple, il eut lui-même à tuer des Chinois. Toutefois, et c'est l'avis de proches de Takeda comme Takeuchi Yoshimi ou Hotta Yoshie, plusieurs éléments suggèrent qu'il eut à commettre des actes qui pesèrent sur sa conscience.³ Son refus d'en parler constitue sans doute l'indice le plus éloquent. Quelle que soit la réponse à cette question, il est indéniable que Takeda n'était pas en paix avec lui-même, et que l'évolution de sa pensée reflète son désir de dépasser les notions de crime et de châtement. Le seul texte dans lequel il décrit clairement ce qui pourrait éventuellement être la description de ce qu'il a pu vivre en Chine, c'est son roman *Shimpan (Le jugement)*, qui retrace l'expérience sur le front d'un jeune soldat japonais, Jirō, que rien ne prédestinait à faire la guerre, et qui découvre en lui des sentiments qu'il n'avait jamais soupçonné, lorsqu'il se trouve confronté à la barbarie de ses compagnons d'armes – des hommes ordinaires massacrant, pillant, violant, qui semblaient avoir laissé au pays leur éthique, en même temps que leur femme et leurs enfants.

Evidemment, je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je sois capable de tuer de mes propres mains. Même après avoir endossé l'uniforme militaire et passé mes journées à apprendre les mille et une manières d'éliminer son adversaire, je ne pouvais m'empêcher de trouver tout cela fort saugrenu. [...] Mais finalement, l'armée étant ce qu'elle est, tuer est une chose nécessaire. Je commençai à éprouver une certaine honte de n'être qu'un citadin et non un véritable soldat, dur, impitoyable. C'est pour cette raison que je décidai de devenir moi aussi un homme, un vrai, capable d'abattre l'ennemi sauvagement.⁴

Takeda Taijun mentionnera à plusieurs reprises cette différence entre les soldats originaires de régions rurales, et ceux provenant de cités comme lui.⁵ Ce qu'il remarque, c'est que ces derniers sont bien plus fragiles, aussi

3 "Takeda Taijun - sono shigoto to ningen," *Kindai bungaku* (juillet-août 1960).

4 *Shimpan*, in *TTZ*, II, 14.

5 Pour une étude sur le rôle des campagnes dans la montée du militarisme au Japon, voir Richard J. Smethurst, *A Social Basis for Prewar Japanese Militarism: The Army and the Rural Community* (University of California Press, 1974).

bien physiquement que psychiquement, et que par conséquent, le seul moyen qui pourrait augmenter ses chances de survie dans cet enfer, consiste à s'endurcir, en prenant exemple sur ses camarades paysans. Il s'agit en fait bien plus que d'un simple désir de survie; c'est également une question de fierté, de se prouver qu'il est capable lui aussi d'agir en soldat, 'avec brutalité et sans aucunes craintes', malgré les différences d'éducation ou de milieu social avec ses compagnons d'armes. Mais ce qui pousse le héros de *Shimpan* à commettre son crime, ce n'est pas seulement sa fierté; lorsqu'il se retrouve en face d'un couple de petits vieux assis dans un champs abandonné il est pris d'une sensation étrange qu'il décrit ainsi:

Je fus repris par cet état de vide absolu, dénué de toute émotion, semblable à une masse de plomb. Une voix me chuchota: "Et si tu les tuais? Il te suffit de prendre ton fusil et de tirer. Toi qui ne connais pas encore cette sensation, essaies pour voir. Tu verras, ce n'est rien [...]" Je me mis en position, visant la tête du vieil homme. Ils étaient silencieux, immobiles. J'effleurai du doigt le métal froid de la gâchette. Que je tire ou non allait dépendre entièrement d'une impulsion de mon coeur. Si je m'arrêtais là, il ne se passerait rien; par contre, si j'appuyais sur la gâchette, ce 'moi', encore hésitant, disparaîtrait à jamais, laissant la place à un autre 'moi' [totalement inconnu]. Et ce fut précisément cette envie de ne plus être moi-même qui m'incita à tirer."⁶

Comme certaines personnes prises de vertige et qui se sentent attirées par le vide, le héros est ici comme hypnotisé, attiré par cette frontière invisible, taboue, qu'il décide de franchir, tel un adolescent effectuant son rite de passage vers le monde adulte. Si certains critiques s'accordent à penser que l'histoire de Jirō est en fait celle de Takeda Taijun, il me semble que l'essentiel est ailleurs; meurtrier ou non, ce qui frappe dans les oeuvres qu'il publie après la guerre, c'est sa réflexion inlassable sur les mêmes thèmes obsédants: la honte, le crime et le châtement, l'anéantissement des civilisations. C'est ainsi qu'il publie en 1943 *Shiba Sen*,⁷ dans lequel il nous propose sa vision du *Shiji*. Ce choix n'est pas un hasard et l'explication tient sans doute dans la première phrase de l'essai: "Sima Qian est

6 *TTZ*, II, 18.

7 Shiba Sen est la lecture japonaise du nom du grand historien chinois Sima Qian (145-86 A. C.), l'auteur du *Shiji* (*Chroniques historiques*).

un homme qui a survécu à l'humiliation.”⁸ Takeda fait ici référence à l'épisode où Sima Qian choisit la peine de la castration, plutôt que la peine de mort, afin de pouvoir achever l'oeuvre commencée par son père et qui deviendra le *Shiji*. Cette humiliation, c'est aussi celle de Takeda, lui, le passionné de littérature chinoise, qui préférera vivre avec la honte d'avoir participé à l'invasion de la Chine plutôt que de choisir la mort qu'aurait sans doute entraîné un refus de servir.

En 1944, Takeda embarque pour un deuxième séjour en Chine, non pas en tant que soldat, mais en tant qu'employé de l'Association culturelle Chine-Japon (Chūnichi bunka kyōkai), basée à Shanghai, où il est chargé de la traduction d'ouvrages japonais en chinois.⁹ Et c'est à Shanghai qu'il apprend la capitulation du Japon, événement qui, comme en 1937 lors de sa mobilisation, va provoquer en lui des sentiments très contradictoires. Pendant qu'autour de lui, la population cosmopolite de Shanghai fête la victoire des Alliés, Takeda a l'impression d'être “comme un poisson posé sur une planche à découper” offert au regard du monde entier.

Les Japonais, particulièrement ceux qui étaient restés dans les environs de Shanghai, étaient clairement considérés comme les criminels de la Chine. A vrai dire, il ne s'agissait pas seulement de la Chine; les Japonais étaient aux yeux du monde entier désignés comme criminels.¹⁰

Habitué jusqu'alors à se trouver du côté des victimes, contre le pouvoir (ses arrestations pour militantisme d'extrême-gauche, la mobilisation, etc.), Takeda est obligé d'admettre que pendant ces deux années passées dans cette Shanghai occupée, il a abondamment profité des avantages et privilèges que lui conférait sa nationalité japonaise. Ce qui lui fera dire plus tard que c'est à Shanghai qu'il a véritablement compris ce que signifiait le ‘pouvoir’. Désormais, les murs qui le protégeaient s'écroulent et il lui faut assumer cette liberté. D'où son sentiment d'avoir un “destin semblable au peuple juif [...] et de tous les autres peuples apatrides.”¹¹

8 *Shiba Sen*, *Nihon hyōronsha*, 1943, in *TTZ*, XI, 5.

9 Pour ces deux années passées à Shanghai, voir *Shanghai no hotaru*, in *TTZ*, XVIII.

10 *TTZ*, II, 3.

11 *TTZ*, II, 4.

Le rôle de l'industrie japonaise dans la production et la vente d'armes destinées au conflit coréen fournit à Takeda l'occasion de poursuivre sa réflexion sur le thème de la culpabilité collective. Les ouvriers de ces usines, par exemple, qui travaillent pour survivre, n'ont pas forcément conscience de leur responsabilité envers les victimes des combats qui se déroulent en Corée. Mais pour Takeda, il ne fait aucun doute que ces ouvriers, le peuple japonais, nous tous, sommes impliqués d'une manière ou d'une autre dans les crimes commis en Corée, pendant la deuxième guerre mondiale ou dans d'autres conflits. La réévaluation ces dernières années de certains aspects du dernier conflit mondial (rôle de l'utilisation de la bombe atomique dans l'accélération de la fin de la guerre, responsabilité morale des pays neutres, etc.) vont également dans le sens de ce qu'avance Takeda. Ce dernier ne nous invite pas seulement à prendre conscience des conséquences directes ou indirectes de nos actes, il attire également notre attention sur l'évolution du rapport criminel-victime rendu plus complexe que par le passé, en raison notamment des moyens de destructions massives dont dispose désormais la race humaine.

Le rapport entre tueur et tué ne cesse de se compliquer, de devenir flou. Qu'il s'agisse de poison¹² ou de bombe atomique, il est désormais très facile de tuer les gens. C'est tellement facile, que cela se produit sans que l'on ait le temps de connaître ni les responsables, ni même la raison du crime [...]. Ainsi, personne ne sait qui est sa victime ou de qui il est la victime.¹³

Pour Takeda, ce crime est représentatif de la "déshumanisation" des crimes modernes. L'objectif n'est plus de viser un homme ou une femme; le criminel de Teiginjiken visait toutes les personnes qui avaient eu le malheur de se trouver dans la banque à ce moment-là. C'est tout l'opposé de Raskolnikov dans *Crime et Châtiment*, dans lequel Dostoïevski décrit avec minutie l'importance, la difficulté, le danger et l'horreur de la situa-

12 Allusion à l'affaire qui secoua le Japon en 1948, connue sous le nom de Teiginjiken, où le criminel, se faisant passer pour un fonctionnaire du Ministère de la Santé et invoquant un début d'épidémie, cambriola une banque après avoir empoisonné douze employés qui croyait avoir pris des médicaments contre la dysenterie.

13 *Fūbaika*, in *TTZ*, IV, 183.

tion de Raskolnikov, engagé dans un combat singulier avec sa victime. Pour l'empoisonneur, en revanche, tout est beaucoup plus facile:

Verser le poison dans les tasses pour ensuite le faire boire aux employés de la banque est somme toute un acte banal que l'on peut exécuter en toute sérénité. Contrairement au crime de Raskolnikov, il n'y a ni cette lueur meurtrière qui traverse le regard à l'instant précis où on lève la hache [au-dessus de sa victime], ni cette tension des muscles de tout le corps. En supposant qu'ils sachent s'y prendre et qu'ils possèdent l'inhumanité nécessaire, même une femme ou un enfant en seraient capables.¹⁴

Les progrès techniques permettent donc de tuer des dizaines, voir des milliers de personnes, sans que cela nécessite pour autant une plus grande force physique du tueur. Il s'ensuit, selon Takeda, un processus de désensibilisation, de mécanisation qui modifie notre perception du crime. Il suffit désormais d'appuyer sur un "bouton insensible", geste en soi banal et dont les conséquences restent abstraites: photos aériennes, nombre de victimes, pourcentage des destructions, etc. ...

Pourtant, Takeda se contente de constater cette évolution, sans la condamner. Bien plus, c'est comme si la bombe atomique apportait une dimension religieuse à sa réflexion. Elle apporte un exemple de l'impermanence de toute chose. Qu'importe si le Japon disparaît sous des dizaines de bombes atomiques; sur ses cendres naîtra un autre pays, qui contribuera d'une manière ou d'une autre au développement de la planète. N'est-ce pas là toute l'histoire de l'humanité, en perpétuelle évolution, que Sima Qian nous résume si bien dans son *Shiji*, nous offrant en quelques centaines de caractères chinois le spectacle de la naissance et de la disparition des 'royaumes combattants', précédant l'unification de la Chine par Qin Shihuang. Est-ce un hasard si c'est en lisant ces chroniques et l'Apocalypse de Saint Jean, que Takeda développe dans *Metsubō ni tsuite (À propos de l'anéantissement)* l'idée centrale de sa pensée:

L'anéantissement, ce n'est pas uniquement notre destin, c'est celui de tous les êtres vivants. Autrefois, des pays, des races ont été anéanties par des pays, des hommes qui ont à leur tour disparu de la surface de la terre. L'anéantissement

14 "Mukankaku na botan," (Un bouton insensible), *Bungei jidai* (mai 1948), in *TTZ*, XII, 107.

n'est pas un drame humain sur lequel il faille se lamenter. C'est un phénomène, soumis aux lois de l'espace et de la physique, et qui se répète constamment, comme la croissance des végétaux ou la révolution des étoiles. De même que l'homme s'alimente en mâchant et en digérant d'autres animaux ou végétaux, le monde, lui, se nourrit en anéantissant des nations entières. [...] En réalité, ces nations, qui se font la guerre et se détruisent mutuellement, contribuent à améliorer la circulation sanguine de notre planète. Sans cette activité, cette dernière s'affaiblirait et finirait probablement par en mourir. [...] Pour notre monde, la destruction et la disparition des pays n'est donc nullement un phénomène lugubre (personne ne se sent triste lorsqu'il digère son repas); bien au contraire, c'est quelque chose de très banal, plutôt gai, et dont il n'a pour ainsi dire pas conscience.¹⁵

Voilà donc ce qui représente, à mon sens, l'aboutissement de sa réflexion sur la condition humaine; de la découverte que chacun d'entre nous possède une part d'inhumanité nous rendant capable des pires atrocités, au détachement de l'auteur de *Metsubō ni tsuite*, on mesure le cheminement parcouru par Takeda Taijun pour essayer d'accepter l'inacceptable. Évidemment, on peut également interpréter sa démarche comme étant une simple tentative de se déculpabiliser, en désacralisant la mort et en adoptant un regard historique, distant, dans lequel les drames d'individus – et même de nations entières – n'apparaissent plus que comme des éléments nécessaires à la survie du monde, vidés de leur contenu émotionnel. Peut-être que telle fut son intention, mais il n'est pas certain qu'il y soit parvenu; jeune moine sinisant confronté à une réalité insoutenable, loin du calme et de la sécurité offerts par les temples, son parcours est riche d'enseignement, car il nous offre le témoignage d'un homme innocent, souvent naïf, profondément humain dans ses qualités et ses défauts, qui tenta de survivre en s'adaptant aux situations tout en cherchant un sens à sa vie bouleversée par la guerre.

15 "Metsubō ni tsuite," *Hana* (avril 1948), in *TTZ*, XII, 92.